

Bien avant la bonne Céline, il y eut la Bonne Chanson...

Jean-Pierre Durand

Au cours de la Semaine de la Francophonie, en mars, la Société canadienne des postes émettra un timbre commémoratif en hommage à l'abbé Charles-Émile Gadbois...

42 Charles-Émile Gadbois naît le 1er juin 1906 dans le comté de Saint-Hyacinthe, plus précisément à Saint-Barnabé Sud. On dit du jeune Charles-Émile qu'il était un élève studieux, et cela, dès le cours primaire. Déjà très pieux aussi, alors qu'il servait la messe pour le curé de Saint-Barnabé. Sa soeur, Rose-Alma, qui deviendra plus tard religieuse dans la Congrégation Notre-Dame, l'initie très tôt au piano, ce qui ne sera pas sans favoriser son éveil musical. Il apprendra par la suite la clarinette, la trompette, un peu de harpe et, surtout, le violon.

À 12 ans, Charles-Émile entre comme pensionnaire au Séminaire de Saint-Hyacinthe pour y faire son cours classique. Parmi ses camarades de classe, on retrouve le futur premier ministre du Québec Daniel Johnson



(1915-1968). Et Charles-Émile continue de rapporter chaque mois ce genre de bulletin qui fait tant le bonheur des parents.

Une fois le cours classique terminé et s'étant vu décerné le baccalauréat ès arts en juin 1926, Charles-Émile a une nouvelle ambition: devenir prêtre. C'est ainsi qu'à la rentrée de septembre 1926, il entre au Grand Séminaire de Montréal. Outre ses études théologiques et autres, il s'intéresse au chant grégorien et, pendant sa troisième année, il enseigne le solfège dans les classes.

Le 14 juin 1930, Charles-Émile est ordonné prêtre. C'est un grand moment dans sa vie. Quant à sa famille, elle ne porte comme qui dirait plus à terre ! À une amie d'enfance, madame Gadbois écrit d'ailleurs ceci: «Quand on veut peindre le bonheur du Ciel, est-ce qu'on ne devrait pas dire c'est le bonheur d'une mère qui voit Dieu descendre à la voix de son fils à elle, et qui se perd dans une adoration si profonde qu'elle oublie pour ainsi dire le monde, la vie, le passé et ne touche plus que deux points: Dieu et son fils ?»

En septembre 1926, l'abbé Gadbois (c'est ainsi qu'il sera nommé désormais) retourne au Séminaire de Saint-Hyacinthe, mais cette fois en qualité d'enseignant. Parallèlement à

cette tâche, on lui confie la direction de la chorale des Saints-Anges. En outre, l'abbé Gadbois sera professeur de violon et directeur de l'orchestre du Séminaire, pendant environ sept ans.

En 1937, Mgr Camille Roy (1870-1943), recteur de l'université Laval et président du Comité de la Survivance française en Amérique, vient donner une conférence au Séminaire dans le cadre du Troisième Congrès de la Langue Française. Il dit entre autres: «Un des meilleurs moyens de conserver et de cultiver l'esprit français c'est de chanter et de faire chanter le plus possible nos belles chansons canadiennes ou françaises.» Cette phrase, sans doute providentielle, convainc l'abbé Gadbois d'agir en faveur des «bonnes chansons françaises».

En ce temps-là, l'Église catholique représente une force majeure au Québec, même si l'industrialisation et l'urbanisation vont petit à petit miner son pouvoir. Mais demeure que l'Église a charge d'âmes et qu'elle s'inquiète des rythmes endiablés qui enflamment la jeunesse. Ces rythmes viennent des États-Unis et sont notamment retransmis par la radio. Côté francophone, la chansonnette populaire française représentée par les Maurice Chevalier, Tino Rossi et autres est jugée trop osée et grivoise. Quant au Canada français, il y a bien Mary Travers, dite la Bolduc, mais il n'est pas sûr que ses chansons soient

politically correct dans l'esprit du clergé. Voilà pourquoi l'abbé Gadbois reçoit la bénédiction de celui-ci lorsqu'il fonde la Bonne Chanson. «Un foyer où l'on chante est un foyer heu-





reux» dit le slogan et, d'ailleurs, l'abbé Gadbois définit ainsi son oeuvre: «La Bonne Chanson est une oeuvre éducative, moralisatrice et patriotique. Mon but a toujours été de fournir à mes compatriotes des chansons honnêtes et bien faites pour lutter contre les chansonnnettes françaises et le jazz américain.» Le clergé, par l'entremise de l'abbé Gadbois, se portait ainsi à la défense de la langue (menacée par les chansons anglo-saxonnes) et de la foi (menacée par les chansons grivoises).

La Bonne Chanson va essaimer partout au Canada français, mais aussi chez les Franco-Américains de Nouvelle-Angleterre, et, même, dans les pays de missions, où les religieux d'ici sont très impliqués. Les gens s'abonnent en grand nombre aux publications de la Bonne Chanson. C'est un succès immédiat. Quelques semaines après le lancement, il y a déjà 1 500 abonnés. Deux années plus tard, l'entreprise de l'abbé Gadbois doit honorer des demandes pour plus d'un million et demi d'exemplaires... et les commandes ne cessent d'affluer ! Comme si ce n'était déjà pas suffisant, le Comité Catholique du Conseil de l'Instruction Publique recommande en octobre 1938 la diffusion de l'album de «La Bonne Chanson» dans toutes les écoles.

L'abbé Gadbois puise dans le folklore canadien le contenu de ses chansons, il en écrit lui-même et en



compose parfois la musique; il obtient par ses voyages en Europe les droits de reproduction de chansons françaises, dont certaines de Théodore Botrel (parmi lesquelles, la très belle «Paimpolaise»). On retrouve dans sa Bonne Chanson l'«O Carillon» de Crémazie et l'«O Canada, mon pays, mes amours», de Georges-Étienne

Cartier. L'abbé Gadbois ira jusqu'à Rome remettre au pape Pie XI un exemplaire de son premier album. Il en donnera des exemplaires au couple royal en visite au Canada à l'intention de leurs filles, les princesses Élisabeth et Margaret.

La Bonne Chanson est un véritable best-seller. Même la crise économique et le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en 1939 ne pourront affecter la diffusion de l'oeuvre, au point que les publicitaires commencent à s'y intéresser et que la compagnie RCA Victor enregistre sur disques les chansons de la collection. Au début de l'année 1941, l'abbé Gadbois fait parvenir des exemplaires de la Bonne Chanson au maréchal Pétain, chef de l'État français, qui lui répond ceci: «J'ai été si touché de cette délicate attention que je tiens à vous en remercier personnellement. J'y ai vu un témoignage particulièrement émouvant des liens de cœur et d'esprit qui unissent la France à votre beau pays.» (Lettre de Vichy datée du 27 mars 1941.) Des témoignages et des éloges, l'abbé Gadbois en recevra aussi de toute la classe politique québécoise.

En 1954, l'abbé Gadbois donne naissance à la station radiophonique CJMS de Montréal (les lettres signifiant *Canada – Je Me Souviens*). Mais, l'année suivante, l'abbé devra se départir de la licence de CJMS, tel que l'exige le haut clergé. En outre, les autorités diocésaines forceront aussi l'abbé Gadbois à se départir entièrement de La Bonne Chanson (l'entreprise sera vendue à une communauté de Frères) et à cesser ses activités au sein de celle-ci. L'abbé a écrit à ce sujet: «C'était là la plus grande épreuve de ma vie. Après avoir bien prié et réfléchi, j'ai accepté, par obéissance, ce que mon évêque me demandait parce que j'y ai vu l'expression de la volonté du bon Dieu.» La résignation de l'abbé

Gadbois est compréhensible, car on ne se rebelle pas facilement au sein de l'Église en ce temps-là. Parions que l'issue aurait été somme toute différente de nos jours ! Mais, est-on en droit de s'interroger, qu'est-ce qui a bien pu motiver les autorités religieuses de retirer à l'abbé Gadbois, à l'aube de ses 50 ans, la mainmise sur l'oeuvre qu'il avait créée et répandue ? Je ne possède pas de réponse, bien sûr, car mes quelques lectures ne m'ont apporté aucun éclairage à ce sujet. Toutefois, en en jasant comme cela «en passant» avec diverses personnes de mon entourage, certains ont parlé de la jalouse que pouvait attiser sur son passage toute cette gloire retombant sur les épaules de l'abbé, d'autres ont mentionné aussi la vanité dans laquelle l'abbé aurait pu sombrer devant tant de succès, d'autres enfin ont indiqué que l'abbé, qui a écrit de suaves chansons sur l'amour humain, et qui était fort bel homme de surcroît, risquait peut-être de succomber à son tour au péché de la chair... Et puis après ? L'essentiel n'est-il pas dans son oeuvre même ? C'est du moins ce que nous souhaitons retenir ici.

On ne chante plus guère La Bonne Chanson de nos jours (encore que l'oeuvre est disponible en feuilles chez les meilleurs disquaires et que Fabienne Thibeault en a repris plusieurs sur disques il y a quelques années), mais son influence aura peut-être permis d'insuffler la passion de chanter à plusieurs de nos compatriotes, Céline Dion en tête. Si la Bonne Chanson n'a pu enrayer les chansons grivoises (autres temps, autres moeurs), elle aura à tout le moins contribué à la survie française en Amérique. En effet, aujourd'hui, tous les styles, de la chanson traditionnelle jusqu'au rap, en passant par le rock, peuvent être entendus en français. On le doit un peu, beaucoup, passionnément à l'abbé Charles-Émile Gadbois !

RÉFÉRENCES
BIBLIOGRAPHIQUES
Maitre, Manuel. *La vie d'un vrai patriote. Abbé Charles-Émile Gadbois*. Montréal, Fondation Abbé Charles-Émile Gadbois, 1993. 151p. [d'où sont tirées par ailleurs toutes les citations du précédent texte]
Linteau, Paul-André, et al. *Histoire du Québec contemporain. Tome II: Le Québec depuis 1930*. Montréal, Boréal, 1986. 739 p.
Giroux, Robert, et al. *Le Guide de la chanson québécoise*. Paris, Syros/Alternatives, 1991. 179 p.
Roy, Bruno. *Panorama de la chanson au Québec*. Montréal, Leméac, 1977. 169 p.

